

**L'écriture romanesque d'Édouard Glissant :
une stratégie rhétorique subversive,
une anti-poétique et une esthétique composite**
DOI : 10.46522/S.2022.01.9

Mohamed Amine RHIMI PhD

Université de Tunis ; Université Islamique Al-Imam Muhammad Ibn Saoud
rhimi_ml@hotmail.fr

Abstract: Edouard Glissant's Romantic Fiction: A Subversive Rhetorical Strategy, an Anti-Poetic and a Composite Aesthetic

Edouard Glissant denounces all forms of standardization, which model cultures to which he proposes an erratic and eccentric thought. It is specifically in that context that our article reexamined the question of Glissant's subversive rhetorical strategy by relating it to the judicial impetus. In fact, it's a question of a counterrhetoric that underpinned not only anti-poetic, but also composite aesthetic. This is how the West Indian novelist-orator tries to annul cultural typicality and cultivate the intermixing between different human imaginations.

Key words: *anti-poetic; composite aesthetic; Edouard Glissant; fiction writing; novelist-orator; subversive rhetorical strategy.*

[...] ou bien le battement d'une
antirhétorique méditée.

Glissant 2005, 111

Introduction

Se revendiquant de la « pensée du tremblement », Édouard Glissant la considère comme « nécessaire parce que c'est la seule qui peut nous permettre de nous éloigner des sectarismes et des intransigeances de tout système de pensée » (Glissant et Noudelmann 2018, 47). Une telle pensée remet en question la verticalité et la transcendance dont s'agrémentent la culture atavique et problématise les clivages monolithiques pour construire une poétique de la Relation, laquelle établit l'échange et réhabilite l'interaction, sur un pied d'égalité, entre les différentes cultures, et ce, indépendamment des heurts civilisationnels. Si, à en croire le penseur martiniquais, la philosophie de l'Histoire hégélienne hiérarchise les cultures et les sociétés et légitime la colonisation, la philosophie de la Relation glissantienne les égalise pour les repenser en fonction de l'emmêlement culturel, pierre angulaire de toute sa poétique.



C'est justement dans cette mesure que l'on peut appréhender la pensée glissantienne du *tremblement*, laquelle se lie viscéralement à une poétique tourbillonnaire, poétique où, de l'aveu de l'auteur, la verticalité culturelle et la systématisation essentialiste sont tour à tour renvoyées :

Et le tourbillon peut s'opposer en ce sens à la progression linéaire de la plupart des cultures traditionnelles [...] Il y a une dimension tourbillonnaire à l'heure actuelle, qui est à mon avis une des sauvegardes de la spiritualité de l'Homme.

Glissant et Noudelmann 2018, 71

De ce point de vue, cette vision philosophique et artistique, à la fois asystémique et décentrée, introduit le sens de l'éloquence judiciaire dans l'approche anthropologique et poétique du penseur et romancier caribéen. Celui-ci s'attache à saper les fondements de la culture atavique ; il engage un procès contre les rhétoriques occidentales, pointant du doigt leur caractère à la fois unidimensionnel et exclusiviste : « Les rhétoriques traditionnelles pourraient être envisagées comme le splendide effort de l'Être-racine pour se confirmer comme Être » (Glissant 1997a, 114). À cet égard, les propos de Nathalie Sarraute auront une résonance particulière : « [Les] œuvres, qui cherchent à se dégager de tout ce qui est imposé, conventionnel et mort, pour se tourner vers ce qui est libre, sincère et vivant, seront forcément tôt ou tard des levains d'émancipation et de progrès » (Sarraute 1956, 150).

Nous partions donc du constat où Glissant a lui-même exposé la défaillance des rhétoriques traditionnelles, en ce sens qu'elles négligent, volontairement ou involontairement, les cultures minorées des peuples marginalisés, pour mettre en lumière ce moment crucial de la rupture épistémologique d'avec les systèmes colonialistes qui voit le jour dans l'aire des Caraïbes, rupture qui offre l'alternative d'une nouvelle vision anthropologique, existentielle et artistique posée par la rhétorique glissantienne.

Récusant tout nombrilisme culturel et résistant à toute systématique monolithique, l'écrivain inscrit ses romans dans une « contre-rhétorique » (Glissant 2010, 24), soutenant une « anti-poétique » (Glissant 1997b, 210) qui rend essentiellement compte de l'historicité¹ de la communauté antillaise et préconise une esthétique excentrée, en cela « que tout écart (par rapport à une pré-norme suggérée ou imposée) est déterminant, mais aussi que toute détermination (de soi) est écart générateur » (Glissant 1990, 168).

Méditant « un nouveau rapport entre histoire et littérature » (Glissant 1981, 142) et exigeant une « historisation [...] prise en compte par [...] la communauté » (*ibid*, 96), la rhétorique subversive glissantienne se veut en effet libre et libératrice, en ceci qu'elle procède à la fois à la déstructuration des structures culturelles standardisantes et à la

¹ « En tant que détermination ontologique de la vie humaine, l'historicité se caractérise essentiellement comme un mode déterminé de l'*advenir*. », Herbert Marcuse, *L'ontologie de Hegel et la théorie de l'historicité*, Paris, Gallimard, 1991, p. 329. Les italiques sont le fait de l'auteur.



restructuration d'une culture réduite au silence et vouée à l'ostracisme. C'est ce que l'écrivain développe, de manière raisonnée et éclairante, dans *Le Discours antillais* :

[...] l'ouvrage littéraire [...] a fonction de désacralisation, fonction d'hérésie, d'analyse intellectuelle, qui est de démonter les rouages d'un système donné, de mettre à nu les mécanismes cachés, de démystifier. Il a aussi une fonction de sacralisation, fonction de rassemblement de la communauté autour de ses mythes, de ses croyances, de son imaginaire [...].

Glissant 1981, 192

Une telle contre-rhétorique, reposant sur une coupure épistémologique, cultive une esthétique révocatoire des normes classiques de la création artistique, accréditant une pensée hérétique « anti-conceptuelle » (Glissant et Noudelmann 2018, 46) et adoubant une anti-poétique, lesquelles rompent en définitive d'avec toutes sortes de standardisation, ne procède-t-elle pas ainsi à l'annulation des pensées du système et au blocage de leurs mécanismes modélisateurs ? Autrement dit, ne s'agira-t-il pas d'une esthétique composite qui rompt avec les canons classiques de la culture dominante pour épouser les règles de beauté des cultures marginalisées, celles issues de la *digenèse*, c'est-à-dire du dérèglement historique, et préconiser le dialogue entre les divers imaginaires artistiques ? Quelles seraient donc les retombées esthétiques, géoculturelles et géopolitiques d'une telle stratégie rhétorique subversive aussi bien sur les Antillais que sur « la totalité-monde » (Glissant 1996, 45) ?

L'écriture romanesque d'Édouard Glissant : une stratégie rhétorique subversive

À en croire Édouard Glissant, la rhétorique, en tant qu'armature de toute écriture et de toute œuvre artistique, représente la condition *sine qua non* de toute fiction et de toute création littéraire. Toutefois, les soubassements rhétoriques qui véhiculent le projet littéraire et le corroborent, recèlent des couches prégnantes, lesquelles, pour être décryptées, exigent une lecture ou approche critique heuristique à même de sonder les fondements autour desquels s'articule tout dire poétique. Et Glissant de spécifier dans *L'Intention poétique* :

Il n'est pas d'intention qui résiste à la poussée de l'imagé. Mais il n'est pas d'œuvre qui, s'élaborant, ne s'arme d'une seule inaltérable et souvent incommunicable intention. Celle-ci, à s'accomplir, aussitôt se masque ; ce centre, éclairé, s'étoile. Pour le même temps le projet, d'être diffus et bientôt diffusé, se ramasse, se fortifie. Double volée : l'imaginé déporte le propos, le propos fixe peu à peu l'imaginaire et le somme.

Glissant 1996, 35

En vue d'explorer cette intentionnalité oratoire profonde, c'est-à-dire le substrat de la rhétorique subversive qui sous-tend et régit l'œuvre romanesque du romancier antillais, l'on va procéder à un exercice de décodage à la fois archéologique, heuristique et sémiotique de son style. En d'autres termes, la ligne directrice de notre approche con-



siste à emboîter le pas à Édouard Glissant et à ne pas nous borner aux « structures » de « surface », mais à atteindre le tuf des structures « de profondeur »². C'est particulièrement dans cette mesure que le poète recommande, dans *Un Champ d'îles* (1953), à ses lecteurs une démarche de sondage herméneutique de tout dire poétique et artistique : « *Toute parole est une terre / Il est de fouiller son sous-sol* » (Glissant 1994, 65).

Souscrivant pleinement à cette méthodologie archéologique, le romancier antillais s'avère, à juste titre, être un sourcier en quête, sans répit, de ce qui pourrait être le trésor des Antillais. C'est dans *Malemort* (1975) que le narrateur revient sur cette démarche de sourcier à la recherche des trésors enfouis : « Dlan paisiblement enseignait aux enfants les trésors de l'en-dessous. Tu peux planter là-dessous, tu récoltes tout de suite. Il y a des soleils partout. C'est les soleils des profondeurs » (Glissant 1997c, 142). Autant dire que l'homme ou l'auditoire antillais, dans la logique glissantienne, ne saurait s'exempter de se livrer à la pratique ou aux techniques de cette archéologie rhétorique, et ce, dans l'intention d'appréhender sa situation dans le monde. Ainsi se profile le projet gnoséologique dont s'investit la rhétorique subversive du romancier martiniquais, comme l'a bien montré l'auteur, à plusieurs reprises, dans *Malemort* (1975). On en cite : « Alors, fouiller c'est le mieux fait. Mais pour fouiller il faut savoir » (*ibid*, 140). C'est à partir de ce point de vue que la méthode archéologique et la démarche heuristique dont procède l'écrivain occupent une place de premier plan dans sa rhétorique, comme le recommande l'auteur en ces termes : « Moi je te dis il faut descendre. Il faut fouiller en profondeur » (*ibid*, 141). Dans cette optique, Glissant met les Antillais en garde contre l'oubli, comme le recommande l'auteur dans *La Lézarde* (1958) : « Nous venons de l'autre côté de la mer, rappelle-toi » (29). Par là même, l'auteur évoque, par la bouche de Mathieu, la question de l'ignorance qui demeure un problème de taille pour les Caribéens : « Elle [Valérie] n'a pas de passé ni d'attaches ! Comme moi [Mathieu], comme moi. Elle brûle dans son silence [...] Elle se consume dans son cri [...] Elle est pour moi ! Son ignorance rejoint mon ignorance [...] Elle n'a pas de racine – qui est-elle ? » (*ibid*, 40). Il faut remarquer ici qu'assumer pleinement « le tragique de la connaissance » (Glissant 1993, 59) est une exigence ontique indispensable pour l'auteur : « mais elle a plongé dans notre source, elle a remonté le temps, et connu cette puissance originelle » (Glissant 1958, 40-41). Somme toute, le projet gnoséologique dont se dote la rhétorique du romancier antillais, porte, entre autres, sur l'abîme béant du transbord des Africains vers l'univers des plantations, vers l'autre rive de l'Atlantique où ceux-ci se trouvent en butte à l'asservissement. Il est, sans doute, question d'une « convocation » urgente à « franchir cette ligne de partage entre la nuit et le jour, l'invisible et le visible, l'ignorance et la connaissance » (*ibid*, 160-161). Néanmoins, franchir le cap et accéder aux vérités

² « Il se peut que la littérature [...] se renferme dans des obscurités, des secrets, des profondeurs [...] il faut prendre conscience que la littérature [...] rate le plus souvent son objet qui est de faire remonter à la surface des coordonnées, des vérités, des structures que personne ne voit d'ordinaire. », (Glissant, 2006, 71).



de la Traite négrière n'est pas une mission aisée, étant donné que les esclavagistes se sont investis à fond et ont corollairement tout mobilisé dans le but de camoufler, voire de raturer les vérités historiques de la déportation des Noirs, des ancêtres de notre auteur, qui, lui, reconnaît, dans *La Lézarde* (1958), que la tâche de connaître est tellement ardue qu'elle requiert des compétences herméneutiques appropriées :

Tout est vague, tout est diffus par ici ! Mais c'est tant que nous n'avons pas pénétré le courant souterrain, le nœud de vie ! Quoi ? Souffrir, pleurer. La rage, comme une limaille affolée. La résignation, cadavre pourri. La nuit, une flambée !... Alors ? Interpréter les signes interdits ? [...] À quoi bon ? Tout est vague, tout est diffus, tant que l'homme n'a pas défini, et pesé. Je ne veux pas décrire, je ne veux pas souffrir, je veux connaître et enseigner.

Glissant 1958, 29

Parmi les privilèges du projet gnoséologique qui impulse la rhétorique subversive glissantienne, figure celui de faire naître un art, une poésie et une littérature. Autrement dit, ce savoir qui sourd de l'éloquence insulaire est une source intarissable de poésie, et Glissant s'en réclame, dans *Poétique de la Relation*, en ces termes : « Le dernier moment de la connaissance est toujours une poésie » (Glissant 1990, 154). Partant, la rhétorique contestataire qui corrobore l'écriture, la poésie et l'œuvre romanesque de l'écrivain antillais se dessaisit, en définitive, des prêts-à-porter de la culture essentialiste. Elle se départit du statisme qui frappe, de plein fouet, la culture insulaire pour s'inscrire dans une mouvance génératrice de création artistique, sans pour autant céder le pas ni à l'enfermement, ni à l'égoïsme. Tout au contraire, cette rhétorique antillaise subversive est placée sous le signe de ce que le romancier appelle « poésie de la Relation ». C'est dans cette optique que la formule de Glissant, extraite de son essai *Traité du Tout-Monde*, trouve sa résonance la plus parlante : « Quand nous disons : rhétorique, nous n'entendons pas ainsi un corps de préceptes savamment mis en œuvre ni une ruse de la dialectique, mais une dynamique aventureuse de la parole, un pari qui s'expose, dans la relation dehors-dedans, soi-monde, existence-expression » (Glissant 1990, 135). Lorsque l'Antillais s'exprime, il ne fait, en réalité, que se révolter contre le système esclavagiste dont il est le produit tout autant qu'il revendique sa dignité d'être humain ayant le plein droit à la liberté et à l'égalité parmi les humains, et ce, en dépit du racisme et de toutes sortes d'ostracisme.

Dès lors, l'orateur antillais ne peut adhérer à une rhétorique qui fait table rase de l'intelligence et de la raison humaines et cultive le mensonge, les leurres et l'équivoque pour maintenir séculièrement les Antillais sous le joug de l'asservissement. Il s'agit ici, bien entendu, de la rhétorique dont se servent les esclavagistes qui, eux, n'ont d'autre souci que de satisfaire leur ambition impérialiste et assouvir leur avidité mercantiliste. De fait, Glissant prend conscience, comme il le recommande avec force dans *Traité du Tout-Monde*, de la nécessité de « concourir à la trame d'une rhétorique, seule capable [d'établir un] rapport d'un vivre à un dire [et



non] de fournir excuse au scandale de la condition humaine [...] » (Glissant 1997a,133). Il s'agit alors non seulement de désigner les esclavagistes à la vindicte lectorale, mais encore de dénoncer leurs pratiques ignominieuses auprès de ses auditeurs qui sont les Antillais et, peut-être souvent, les Occidentaux.

Qui plus est, la rhétorique subversive, qui s'abstient, volontiers, de céder à la violence, représente l'ultime recours pour le penseur antillais qui est en droit de faire face aux rhétoriques provenant des cultures monolithiques, lesquelles rhétoriques demeurent « unilatérales » (*ibid*, 112) et n'ont de répit qu'elles maintiennent le *statu quo* de domination des caribéens ; elles font office de récupération de toute autre initiative de créativité, qu'elle soit artistique, littéraire ou culturelle, en dehors de la ligne atavique occidentale. Corrélativement, le romancier ne peut aucunement souscrire à une rhétorique instrumentalisée et mise en jeu pour étouffer « les histoires des peuples », y compris, bien évidemment, celle de la communauté antillaise. C'est ce qu'il développe en particulier dans *Traité du Tout-Monde* :

Ces systèmes qui engendrent des rhétoriques, ne témoignent pas pour une peur millénaire, mais avec beaucoup de finesse pour une conscience de la multiplicité nouvelle du monde et pour la nostalgie de ne plus pouvoir le régir, de ne plus faire l'Histoire. Ces rhétoriques sont le lasso ingénieux ou le lacet imparable que la pensée occidentale (dans ce qu'elle offre de plus alerte) a passé au coup de l'Histoire. C'est ce qu'ils font. Relativiser l'Histoire, sans accepter pourtant de recevoir les histoires des peuples.

Glissant 1997a,106

C'est bien dans cette mesure que Glissant est protagorassien, en ceci que Protagoras s'en prend fermement à l'existence d'une seule vérité pour épouser la relativité et cultiver le relativisme. Chaque être humain conçoit la vérité à l'aune qui lui est propre et spécifique et non par procuration, à travers une instance qui lui est extrinsèque. Dans ce cadre retentit la formule célèbre de Protagoras : « L'homme est la mesure de toutes choses, pour celles qui sont, de leur existence ; pour celles qui ne sont pas, de leur non-existence » (Protagoras ; Empiricus 1988, 990). Glissant emboîte le pas à Protagoras qui, à l'instar de Prométhée, se révolte contre le pouvoir divin, rompt les attaches qui lient les humains aux dieux et détachent les vérités humaines de la tutelle divine. Écoutez Joëlle Gardes-Tamine qui se prononce en la matière : « Rappelons qu'un des grands changements introduits par Protagoras était de séparer l'homme des dieux et que c'est précisément pour lui parce que la vérité n'était pas garantie par l'ordre divin, l'homme étant la mesure de toute chose qu'il avait besoin de la rhétorique » (2011, 30).

Glissant marche ainsi dans le sillage de Protagoras et réhabilite la rhétorique pour émanciper les Antillais de l'hégémonie coloniale. C'est dire que cette rhétorique adhère à une dynamique antipodale à l'ordre vertical et expansionniste de la conquête impérialiste occidentale, laquelle se passe des autres ethnies et cultures. Pour ce faire, la rhétorique subversive glissantienne adopte une heuristique ethnographique et anthropolo-



gique, en mettant en jeu le kaléidoscope multifocal de l'altérité qui détermine et marque de son sceau le caractère hétérogène et hétéroclite des civilisations et des races. Précisons ici que la rhétorique non conformiste qui était le projet littéraire glissantien est à même de contrer les systèmes hégémoniques et réificationnels qui pèsent lourd sur le réel et le sort des Antilles.

Si Édouard Glissant remet en cause la rhétorique que consacre le discours unidimensionnel de l'esclavage et de la colonisation, c'est qu'il s'évertue, en réalité, à pourfendre les bastions de l'aliénation, lesquels sont imposés par les impérialistes à la seule fin de tirer des profits mercantiles. Il récuse, par là, toute violence et tout ressentiment. C'est dire qu'il n'use point de représailles contre ceux qui ont méthodiquement tué, torturé, exploité et exploitent encore et jusqu'à nos jours les siens. Tout au contraire, l'écrivain martiniquais recourt à l'art oratoire et à la littérature afin d'aiguillonner le sens de la conscience parmi ses compatriotes ; il tâche de les persuader par les valeurs et les principes qu'ils doivent acquérir pour s'affranchir de la tutelle occidentale et, subséquemment, pour se manifester pleinement en tant que citoyens libres, autonomes, en mesure de générer et produire de l'art, de la science et de la culture, sans pour autant faire usage de la force. C'est d'ailleurs là où réside l'un des principes fondamentaux de la rhétorique glissantienne qui rejoint ainsi et avant toute autre chose sa vigueur et sa teneur les plus opérationnelles, comme le rappelle Michel Meyer :

Les hommes sont de plus en plus nombreux. Ils sont aussi de plus en plus divisés. Ils se font souvent la guerre pour résoudre les problèmes. Mais ils peuvent aussi en parler pour négocier et discuter de ce qui les oppose. C'est à ce moment-là qu'ils ont le plus besoin de rhétorique.

Meyer 1993, 5

Comment peut-on – dans cette optique selon laquelle l'antirhétorique subversive glissantienne est en mesure non pas uniquement d'adouber les différents imaginaires artistiques du Tout-Monde, mais aussi de leur redonner vie et force – se figurer le pouvoir dont s'accroît cette rhétorique archipélique pour régir tout ce qui échappe à l'immobilisme et au déterminisme, et signifier les résultantes de l'inventivité artistique et/ou culturelle ? En quel sens une telle contre-rhétorique, mise à contribution pour déconstruire les paradigmes de la typicité culturelle, est-elle à l'origine de la « contre-poétique » (Glissant 1981, 237) de l'écrivain martiniquais ?

Les enjeux d'une anti-poétique

La *poétique de la Relation* constitue en fait l'une des résultantes de l'impulsion judiciaire, en ceci que le romancier-orateur remet en cause la relation verticale et hégémonique que les colonialistes occidentaux établissent avec les Antillais et les pays dits « en voie de développement » pour la transmuter en une relation transversale entre toutes les identités et cultures, prémunissant ainsi l'identité antillaise contre toutes



formes de prédation et de chosification. C'est ce que le penseur antillais met en exergue dans *L'Intention poétique* :

L'Autre que je suis est impliqué (en la totalité) au Je de cet Autre. Mais le vœu des poètes s'est évanoui dans la sanglante conquête. Il faudra attendre l'acte combattant de l'Autre pour que le Je occidental (outre la panique de partager et de se partager) se dépasse et refasse, dans une neuve relation [...] Car, dans sa relation à l'impossible, la poétique ouvre sur toutes relations possibles : sur l'approche de plus en plus réalisée de la condition de l'homme dans le monde (par exemple, sur la totalité. La totalité est la relation possible à laquelle autorise, dans l'écart torturé du monde, le rêve manqué de l'Un). L'absolu poétique est ainsi prorogé dans le relatif chaque fois conquis.

Glissant 1997b, 60

Dans cet extrait de *La Case du commandeur* (1981), le narrateur replace le « Nouveau Monde » sous la devise de l'ouverture à l'autre, loin de toutes sortes de nombri-lisme :

[...] qu'il perdit donc la voyance de ces deux paysages, la connaissance de leur écart : et qu'il ne sut jamais que ce pays d'aujourd'hui était aussi (dans son ressassement acharné) l'ouverture sur un autre infini – l'Amérique –, sur un recommencement d'espaces dilatés, que les découvreurs par prétention de découverte appelèrent le Nouveau Monde : et qu'ainsi cette terre qui le portait sans qu'il s'y plantât commodément était bien un relais original, un compromis en condensé entre deux infinis au cœur. Et de ne pas le savoir, étant torturé du besoin de ce savoir, enferma donc Pythagore dans l'errance du songe. Et avec lui nous enferma [...] dans la même impossibilité tour à tour désinvolte et torturée.

Glissant 1997d, 39-40

Ainsi la poétique de la Relation, issue de la rhétorique subversive du romancier, se veut-elle garante de la naissance de l'identité antillaise. C'est ce qui rattache cette poétique à l'éloquence épideictique. Celle-ci se voue à la célébration de la culture caribéenne et tente de vaquer à l'épanouissement de l'antillanité au sein du « chaos-monde », selon l'expression forgée par Glissant, où l'uniformisation et l'assimilation cèdent le pas à la différence et à la tolérance, à l'altérité et à la créolisation, comme le confirme l'auteur de *L'Intention poétique* :

Naître au monde, c'est pour chacun entrer abrupt et savant dans la vérité simple ou taraudée de son concret, sachant que rien n'y vaut qui n'ait destin de relation à l'autre. Dans le drame désormais multivoque et chaque jour provoqué (où aussi l'assaut sanglant du Même fracasse à mort les peuples) s'ébauche et se parachève la commune vocation des dramatiques que nous sommes.

Glissant 1997b, 22



Comme la situation antillaise demeure, jusqu'à aujourd'hui, placée sous le signe de la dépendance économique et de l'assimilation des autochtones aux Occidentaux, la poétique de la Relation est pleinement inscrite dans la dynamique d'une visée délibérative pour laquelle l'application ou la concrétisation de cette poétique est projetée dans l'avenir. En ceci, Glissant adhère à la conception rhétorico-poétique aristotélicienne. C'est que, « [pour] Aristote, la rhétorique s'attache à ce qui est, mais qui aurait pu ne pas être, et la poétique à ce qui n'est pas, mais qui aurait pu être, la fiction. Au total, cela ressemble pourtant à la même chose : "le possible vraisemblable" » (Meyer 2011, 96). Il faut remarquer ici que la réalisation de cette poétique de la Relation se ferait à l'abri de la négation de l'autre. En d'autres termes, la poétique de la Relation, qui constitue l'un des invariants de la phénoménologie problématologique de Glissant, s'efforce de garantir la dignité humaine et s'inscrit en faux contre le néocolonialisme. Qui plus est, la poétique de la Relation glissantienne n'est plus exclusiviste, elle ne bannit pas de son univers même les esclavagistes, les bourreaux occidentaux. C'est cette analyse qui se trouve notamment mesurée dans *L'Intention poétique* :

Quel pouvoir d'imminence ne faut-il pas à l'homme d'Occident pour rester lui-même, sans s'oublier ni désespérer, en respectant et en appelant l'écart de l'autre (et de vrai, chaque fois que les peuples échappèrent à sa puissance, cet homme parla de sa *décadence*, de son *abdication*, ou bien s'empressa de signifier qu'il « a fait le monde », au lieu de méditer la réelle *promotion* que ce déni de puissance lui ouvrait au monde) ; à cet autre, combien de pondérée passion, pour rompre à *fond*, sachant qu'un rendez-vous plus sûr (la relation libérée, consentie) est là ? Nos communes poétiques exigent pour le moment ces démarches contraires. *Si tu cesses d'être toi, où sera la relation ? Si je me fais librement (librement ?) toi, quels langages, dans ta langue ou dans la mienne, échangerons-nous ?*

Glissant 1997b, 145-146

Aussi la poétique de la Relation et la rhétorique subversive de Glissant s'appliquent-elles à promouvoir l'identité de chaque communauté et le paysage culturel qui lui est propre, et à se désolidariser, en même temps, de tout nationalisme réductionniste. L'on est, dès lors, en droit de parler de la manifestation artistique de chaque communauté sur la scène culturelle de la totalité-terre. L'écrivain le signifie clairement dans *L'Intention poétique* :

Qu'est-ce, un pays, sinon la nécessité enracinée de la relation au monde ? La nation est l'expression, désormais groupée et mûrie, de cette relation. Chaque fois que la nation est opprimée, il y a comble de plénitude entre elle et le pays. Quand la nation au contraire tyrannise l'autre, domine la terre, méconnaît le monde comme relation consentie, elle se dénature. Pour quoi certains hommes dans certaines circonstances choisissent leur pays contre leur nation. Toute poétique *en notre jour* signale son paysage. Tout poète, son pays : la modalité de sa participation.

Glissant 1997b, 70



Dans cette perspective, la rhétorique subversive antillaise de Glissant fait de la poétique de la Relation une « anti-écriture » (Glissant 1981, 251) ou une « contre-poétique » (*ibid*, 279), en cela qu'elle se dresse contre l'occidentalisation du monde et qu'elle propose la variété et la diversité poétiques, lesquelles véhiculent les histoires de toutes les cultures et consacrent, de manière concomitante et non hiérarchisante, tous les imaginaires de la totalité-monde. C'est à cette mission qu'appelle l'écrivain martiniquais dans *L'Intention poétique* :

[...] toute poétique aujourd'hui n'est-elle pas juste et lourde de concevoir et d'activer l'intrication totale des diverses poétiques du monde ? [...] La poétique est vrillée à l'énorme encan où le monde enfin réuni et divers se vend, s'offre, se rassemble. La poétique perce au profond (n'en remonte pas indistincte), exige de se nier là où elle affirme ; d'une poétique des poétiques du monde il ressort une anti-poétique (une négation de l'Un dans le champ du Divers).

Glissant 1997b, 210

À l'évidence, cette anti-poétique se révolte contre la dépersonnalisation culturelle pour préconiser la diversification, au lieu de la solitude. Et le penseur caribéen opte, dans l'ouvrage précité, pour l'ouverture et se déprend de tout isolationnisme :

En cela nous naissons ; et vous, découvreurs. Car du monde-comme-solitude au monde-comme-relation, vous n'avez parcouru que la part du chemin où, découvrant le monde, vous l'avez déterminé en monde-comme-imposition, en drame univoque, puis en monde-comme-totalité mais hormis la relation ; puis en monde totalitaire. Toutes formes particulières du totalitaire, dans et hors vos murs, proviennent de cette conception du monde et s'en autorisent. La solitude au monde (l'identité projetée du monde et de soi) fut développée par vous en solitude parmi les autres (en identité imposée du monde et soi-même).

Glissant 1997b, 21-22

Précisons, dans cette optique, que la rhétorique de Glissant et sa poétique, celle de la Relation, mettent à l'écart toute solitude et tout exclusion pour ériger à leur place le dialogue, l'échange, voire ce que le phénoménologue appelle significativement un « réseau de solidarité », dans *Traité du Tout-monde* : « *La Relation*, c'est-à-dire en même temps la Poétique, au sens agissant du mot, qui nous hausse en nous-mêmes et la solidarité, par quoi nous manifestons cette hauteur. Tout réseau de solidarité est en ce sens une vraie Poétique de la Relation » (Glissant 1997a, 249).

Dans un autre ordre d'idées, la rhétorique subversive glissantienne et la contre-poétique qu'elle accrédite se démarquent diamétralement de la philosophie de « l'être », comme le confirme le penseur martiniquais dans *Poétique de la Relation* : « La Relation [...] est l'effort sans limites du monde : qu'il se réalise en totalité, c'est-à-dire qu'il échappe au repos. On n'entre pas d'abord en Relation, comme on serait entré en religion. On ne la conçoit pas d'abord, comme on a voulu concevoir l'être » (Glissant 1990,



186). Dès lors, la poétique de la Relation, fortement sous-tendue par la rhétorique archipélique révoltée de Glissant, se réclamera de la phénoménologie de « l'étant », laquelle est à même de figurer l'épanouissement de l'identité antillaise, sans verser dans le monolithisme, comme l'affirme le phénoménologue antillais dans *Poétique de la Relation* : « La Relation est connaissance en mouvement de l'étant, qui risque l'être du monde » (201). Partant, elle sollicite et réhabilite un processus de créolisation qui devrait s'établir entre les opacités respectives des identités du chaos-monde. C'est ce que Glissant s'attache à entériner dans *L'Intention poétique* : « Comment façonner nos contraires tremblements, – sinon par la relation qui n'est pas tout court l'impact ni le contact, mais plus loin l'implication d'opacités sauvées et intégrées ? » (Glissant 1997b, 40). D'ailleurs, « la poétique de la relation suppose qu'à chacun soit proposé la densité (l'opacité) de l'autre » (*ibid*, 24). C'est ici le lieu de souligner que la poétique de la Relation cultive la différence et s'en prend à l'universalisme, qui s'avère être une cause d'aliénation. Dans cette perspective, l'analyse de Glissant dans *Une nouvelle région du monde* se révèle éclairante :

Autrement dit, la Relation est la quantité réalisée de toutes les différences du monde, et s'oppose à l'universel qui était la référence à qualité réalisable d'un absolu du monde. La Relation nous autorise le passage, le gué, entre les différents du monde, alors que l'universel, hier encore, essayait d'abstraire ces différents en une vérité qui aurait rejoint la vérité absolue de l'Être.

Glissant 2006, 186

En tout état de cause, la poétique de la Relation, dans la logique et la phénoménologie de la rhétorique archipélique subversive, acquiert un pouvoir à la fois gnoséologique, heuristique et libérateur, dans le sens où elle se met au service aussi bien du déchiffrement que de la critique des systèmes impérialistes dont sont victimes maints peuples et maintes communautés. C'est ce que l'écrivain cherche à montrer dans *Introduction à une poétique du Divers* : « Et il me semble que c'est seulement une poétique de la Relation, c'est-à-dire un imaginaire, qui nous permettra de "comprendre" ces phases et ces implications des situations des peuples dans le monde d'aujourd'hui, qui nous autorisera s'il se trouve à essayer de sortir de l'enfermement auquel nous sommes réduits » (1996, 24). En somme, la rhétorique subversive glissantienne se réclame de la poétique de la Relation et la considère comme une modalité de résistance autant aux forces impérialistes qu'aux propensions de soumission auxquelles les Antillais et les peuples du Sud (du Tiers-monde) sont enclins. En d'autres termes, la poétique de la Relation est une pièce maîtresse de la rhétorique révoltée du penseur caribéen qui proclame dans *Introduction à une poétique du Divers* :

Je pense que tous les peuples d'aujourd'hui ont une présence importante à assumer dans le non-système de relations du Tout-monde, et qu'un peuple qui n'a pas les moyens de réfléchir à cette fonction est en effet un peuple opprimé, un peuple



maintenu en état d'infirmité. Et alors je rêve, pour ma part, puisque je suis écrivain, je rêve une nouvelle approche de la littérature dans cette démesure qu'est le Tout-monde.

Glissant 1996, 91-92

C'est particulièrement dans cette optique que l'auteur entend réhabiliter, dans un passage puisé dans *Malemort* (1975), les histoires de toutes les communautés, histoires qui sont intentionnellement éclipsées au profit d'une version historique unique et monolithique :

Histoires dont l'important était donc de les rapporter, de les reporter, histoires qu'on nous avait pour la plupart contées mais dont pourtant nous avons tous la certitude que nous les avons personnellement et en totalité vécues : que nous avons entendu ces paroles, tressé cette corde, souffert cet injure. De sorte que nous fabriquions aussi cet œil, phare unique de voiture, à-plat du monde scellé dans notre inépuisable légèreté, et que nous aussi commençons sans le savoir de nous battre contre les mots, c'est-à-dire de refuser, sans le savoir déjà, l'allant-de-soi qui par les mots reçus nous étouffait d'une aise cultivée.

Glissant 1997c, 165

En quel sens l'antirhétorique et la contre-poétique glissantienne informent-elles une esthétique composite, réhabilitant tous les imaginaires artistiques de « la communauté-monde » (Glissant 1996a, 303) ? En quel sens cette esthétique composite fertilise-t-elle, pour les faire revivre, les imaginaires poétiques des diverses expressions littéraires et artistiques ?

Les horizons de l'esthétique composite

Il importe beaucoup pour nous, à ce stade de l'analyse des soubassements et des horizons de l'antirhétorique qui était l'anti-poétique et le projet culturel composite de Glissant, de rappeler que le romancier antillais prend le contrepied de la standardisation assimilationniste de Saint-John Perse qui, lui, cultive l'unicité du modèle occidental. En d'autres termes, Saint-John Perse est, aux yeux de Glissant, un « colon de l'univers [qui] n'en souffre nulle mauvaise conscience [et le dernier] trouvère du monde-en-système » (Glissant 1981, 432), préconisant un universalisme occidental généralisant. Somme toute, Glissant remet en question cet universalisme culturel, lequel prête appui aussi bien à l'invasion esclavagiste, à la poussée colonialiste qu'aux tendances réificatrices du Nouvel Ordre Mondial. Il s'agit là, à bien des égards, de jeter l'anathème sur le culte de « L'IDENTIQUE » (Glissant 1983, 185) et de récuser toute systématisation, comme le précise Glissant dans *L'imaginaire des langues* :

Je crois qu'il nous faut abandonner l'idée de l'universel. L'universel est un leurre, un rêve trompeur. Il nous faut concevoir la totalité-monde comme totalité, c'est-à-dire comme quantité réalisée et non pas comme valeur sublimée à partir de valeurs



particulières. C'est fondamental et cela change sans qu'on s'en aperçoive la plupart des données de la littérature mondiale à l'heure actuelle.

Glissant 2010, 46

Ce passage, repéré dans *Tout-Monde* (1993), revient sur la pesanteur des carcans inhérents à l'universalisation culturelle standardisante. Le narrateur y invite les Antillais à se révolter pour se libérer de ces carcans que les dominateurs ont mis à leurs cous :

Et puis, à confondre le vivant et l'identique, à refuser de percevoir ce qui en même temps perdure et change, comme nous avons changé déportés par-delà les Eaux Immenses, et à privilégier les cris si imparables de la révolte dans la prétention univoque de l'identitaire, on en finit par admettre que tout cela – les cris, la révolte, le lourd combat contre les dépossessions – trouve son accomplissement dans l'universel ; mais c'est en vérité dans un universel que l'on nous a suggéré, imposé, comme la fin en essence de toute identité. L'absolu de l'identitaire et le béant de l'universel se relaient.

Glissant 1993, 512

Soulignons ici que Glissant procède à « une *coupure épistémologique* » (1990, 235) qui discrédite, en définitive, une certaine philosophie de l'Histoire au profit de la pensée archipélique de l'errance, laquelle cultive l'identité-relation et se réclame de la pensée du rhizome, de la « pensée des transversalités » (Glissant 2007, 118) des « histoires des peuples [qui] se sont rencontrées enfin et ont contribué à changer la représentation même que nous faisons de l'Histoire et de son système » (Glissant 1997a, 16). Dans ce même élan, la rhétorique subversive glissantienne se focalise sur l'esthétique baroque et la poétique du divers. Elle cultive également l'opacité, qui garantit la diversité et la variété culturelles. L'écrivain caribéen s'évertue ainsi à « tisser ce réseau » (*ibid*, 251) du « Tout-monde » (*ibid*, 176) et se déclare manifestement pour le *nomadisme circulaire*, pour le dialogue, l'interaction et l'échange culturels : « [...] comment être soi sans se fermer à l'autre et comment consentir à l'autre, à tous les autres sans renoncer à soi ? » (37), s'interroge Glissant, dans *Introduction à une poétique du Divers*, soulevant les questions cruciales de l'ipséité et de l'altérité.

Loin de magnifier les « modèles universels » (Glissant 1990, 207) et de souscrire au « spectacle des hégémonies » (Glissant 1996, 68), l'écrivain se détermine, dans *Introduction à une poétique du Divers*, pour « la fracture de l'universel généralisant et a priori la surprise de l'étant, de l'existant surgissant, à l'encontre de la permanence de l'être » (*ibid*). C'est précisément dans la perspective de cette coupure épistémologique que le penseur martiniquais s'érige en héraut d'une conception novatrice des sociétés, des cultures et des esthétiques composites, conception annonciatrice de l'ère d'une Totalité-monde. C'est ce que le penseur antillais met en exergue dans son *Entretien du CARE* :

La question à poser est donc celle de la reconversion des savoirs. Le savoir occidental, encore triomphant, est systématique et « utilitaire ». D'autres formes de savoirs, en germe dans des cultures aujourd'hui encore méconnues ou dominées, ont chance d'ouvrir



non plus sur des régentements, mais sur une réelle mise en relations à l'échelle planétaire. C'est pourquoi un de nos devoirs les plus évidents est aujourd'hui dans nos pays de prophétiser la multiplicité. Celle-ci est la condition irréversible de l'unité solidaire.

Glissant 1983, 23-24

La rhétorique glissantienne, bouleversant l'ordre géoculturel propre aux systèmes monolithiques, s'emploie de fait à jeter les bases solides d'une totalité artistique généreuse et édifiante, en ceci qu'elle s'inscrit en faux contre la sclérose et se lève contre toute tentative d'extinction de quelque culture que ce soit. C'est ce que soutient Glissant dans *Introduction à une poétique du Divers* : « La littérature conçue comme le Récit, qui est le témoin de l'Histoire, et comme le privilège insu de ceux qui "faisaient" l'Histoire, cette littérature est stérile. Mais la passion et la poétique de la totalité-monde peuvent indiquer le rapport neuf au Lieu et débusquer, changer, les anciens réflexes » (100-101). Du même coup, cette totalité épouse les différentes identités et les différents imaginaires du chaos-monde. C'est là la valeur ajoutée opérante en matière de multiculturalisme non aliénant, c'est-à-dire de créolisation. Glissant décrit, dans *L'imaginaire des langues*, cette totalité-monde en ces termes :

Le lieu est incontournable mais il n'est pas exportable, du point de vue des valeurs. On ne peut pas généraliser des valeurs particulières mais on peut quantifier toutes les sortes de valeurs particulières, non pas en « extraire » des valeurs universelles mais pour en faire un rhizome, un champ, un tissu, une trame de valeurs différentes mais qui tout le temps s'entretouchent et s'entrecroisent. C'est une autre chose que de penser que sa propre valeur deviendra une valeur universelle. Penser que sa propre valeur entre dans un entrecroisement de valeurs de la totalité du monde, à mon avis, c'est un beaucoup plus grand, noble et généreux projet que celui de tenter que sa propre valeur devienne valable pour le monde entier.

Glissant 2010, 45

Précisons ici que le penseur veut frayer « une trace nouvelle dans le lacin du monde » (Glissant 1996a, 133), lacin culturel mondial que le réseautage esthétique composite propre à cette poétique de la *totalité-monde* ose en démêler les enchevêtrements, le comprendre et le fertiliser. Rhétorique et poétique glissantiennes tournent le dos au dogmatisme et se démarquent du sectarisme pour se placer, de manière ultime, sous l'emblème de la tolérance et remplir leur office sous l'enseigne du vivre ensemble. Dans *Poétique de la Relation*, Glissant intègre même les esclavagistes sous l'aile de sa nouvelle esthétique, c'est-à-dire dans l'aire nouvelle de la *totalité-monde* :

Pour ce qui est de mon identité, je m'en arrangerai par moi-même [...] Il faut bien dialoguer avec l'Occident, qui est par ailleurs contradictoire en lui-même (c'est l'argument qu'on m'oppose ordinairement, quand je parle des cultures de l'Un), et lui apposer le discours complémentaire de ce qui veut donner avec. Et ne voyez-vous pas que nous sommes impliqués à son devenir ?

Glissant 1990, 205



Il faut remarquer ici que la poétique et la philosophie de la totalité-monde constituent les manifestations directes de la structure profonde de la rhétorique subversive glissantienne, en ce sens que le dialogue et l'interaction culturels qui régissent le chaos-monde trouvent leur origine dans le brassage des genres oratoires qui, à notre avis, marque de son sceau les plans rhétoriques de notre auteur. En somme, la poétique de la totalité-monde ne s'avère opérante que si elle se réclame de l'impulsion judiciaire et de l'éloquence épидictique afin de magnifier les identités et cultures composites. L'esthétique composite du chaos-monde glissantien fait ainsi la part belle à la visée délibérative dans l'intention d'appeler aussi bien les caribéens que tous les humains à assumer leur responsabilité ontologique et à se livrer à la création culturelle. La poétique de la Relation se fait ainsi gardienne de cette totalité-monde. Pour ce qui est de la créolisation, elle constitue non seulement son dynamisme organique, mais aussi la dynamique organique de son renouvellement perpétuel et imprévisible.

En dernière analyse, si, sous l'égide de la poétique du chaos-monde, la rhétorique archipélique se focalise sur les interactions et les enchevêtrements culturels et réactive « l'emmêlement » (Glissant 1999, 202) civilisationnel pluridirectionnel, en dehors de toute hégémonie, elle ne saurait être qu'un catalyseur de reviviscence et de jouvence culturelles pour les communautés, comme le confirme le penseur martiniquais dans *Traité du Tout-Monde* : « Tous les peuples sont jeunes dans la totalité-monde » (230). La dynamique d'échange, développée dans l'univers du chaos-monde, met certes en œuvre, dans son fonctionnement, le multilinguisme et le multiculturalisme. Néanmoins, elle les dépasse, dans le sens où elle exerce son action en portant sur les interactions transversales de l'étendue qui couvrent synchroniquement et spatialement toutes les cultures de la *totalité-terre*, mais aussi sur les échanges culturels lorsqu'ils sont appréhendés dans une perspective diachronique, à la fois anticipatoire et prémonitoire, tournée vers le devenir du monde, du chaos-monde. C'est là où la créolisation, chère à Glissant, rejoint sa signification la plus profonde, en ceci qu'elle constitue, à en croire l'écrivain, « un processus de métissage inarrêtable, dont les résultantes sont imprédictibles » (Glissant 2005, 50), et qu'elle préside à un monde imprévisible en pleine et perpétuelle transformation. C'est ainsi également que la rhétorique et l'esthétique glissantienne sont mobilisées pour sauver en quelque sorte la beauté du monde, c'est-à-dire pour sauver toutes les communautés du monde contemporain, de ce Tout-monde, comme le certifie le penseur martiniquais dans *Faulkner, Mississippi* : « La seule communauté aujourd'hui frappée dans son droit à constituer communauté, est la communauté-monde » (303).

Il n'en demeure pas moins que le romancier martiniquais évacue toute standardisation culturelle et descend en flammes toutes formes de monolithisme. Il propose plutôt « une transrhétorique non universalisante » (Glissant 1997a, 115), en ceci qu'elle représente une base solide aux imaginaires qui entrent ouvertement dans ce que l'auteur de *Poétique de la Relation* définit par : « L'esthétique du chaos-monde [...] qui est donc ce que nous nommons l'esthétique de l'univers, mais



désencombrée des valeurs a priori [et qui] globalise en nous et pour nous les éléments et les formes d'expression de cette totalité, elle en est l'action et la fluidité, le reflet et l'agent en mouvement » (108-109). C'est pourquoi l'écrivain martiniquais recommande à ses lecteurs, dans *Poétique de la Relation*, de souscrire à l'esthétique baroque : « La naturalité baroque a, s'il se trouve, une structure ou du moins un ordre, et il nous faudrait inventer un savoir qui n'en garantirait pas d'avance la norme, mais qui suivrait au fur et à démesure, la quantité mesurable de ses variances vertigineuses » (*ibid*, 116). Précisons également que le baroque propre à la rhétorique subversive de Glissant s'inscrit foncièrement dans le sillage de l'impulsion judiciaire, en ce qu'il bat en brèche toute propension archétypale provenant d'un quelconque monolithisme ou atavisme. Au lieu de l'unicité et du modèle de l'Être, il propose la diversité des « étants », la variété littéraire, culturelle et identitaire des communautés. Le romancier caribéen le signifie clairement dans *Les entretiens de Baton Rouge* :

Toute la littérature, tout l'effort et toute la pulsion et toute la tension de la littérature occidentale, pour dire la chose d'une manière grossière et qu'il faudrait nuancer, tout cet effort est allié à la conception de l'être comme être : il me semble que, sauf hérésies, toutes les littératures occidentales sont allées à cette recherche de l'être comme être. À savoir que toutes les littératures occidentales sont d'une recherche de la profondeur. C'est seulement dans les moments extrêmes et de réaction violente chez les poètes qu'apparaissent, par exemple, des formes de littérature baroque, qui ne sont pas des littératures de la profondeur, mais qui sont ce que j'appelle des littératures de l'étendue [...] Si la littérature continuait à être liée à une recherche de l'être comme être (« la vérité »), elle cesserait d'être importante dans le cri du monde actuel.

Glissant 2008, 99

C'est dans cette mouvance esthétique composite que l'écrivain et exégète littéraire martiniquais s'attelle à injecter du sang neuf autant dans les littératures que dans les différentes expressions artistiques des divers imaginaires de la « totalité-Terre » (Glissant 1990, 45). Corrélativement, il s'attache à faire table rase des frontières génériques et à se passer des repères formels pour pétrir une « poésie », mue par une dynamique de transgénéricité littéraire et artistique. Elle est probablement aussi le lieu d'une déstructuration de la systématique générique et, par-delà, de toute structure hégémonique. C'est ce que Glissant met en lumière dans *L'imaginaire des langues* :

C'est un mot ambigu parce que c'est un mot français, poésie, qui se réfère à un mot anglais, *poetry*. Il y a donc une volonté délibérée de confusion, ou plutôt de mélange d'origine, une volonté délibérée de manifester que ce n'est pas un genre littéraire distinct, mais un mélange de récit, de dialogue théâtral, de poésie, de réflexion, etc. c'est une première approximation de ce qui pourrait être une « déstructure » des genres. Des genres traditionnels comme le roman, le théâtre, l'essai. Je suppose que je vais écrire de plus en plus de « poétique » de genre.

Glissant 2010, 60



Conclusion

En guise de conclusion, il faut préciser que le romancier antillais place son esthétique composite sous le signe des « contre-rhétoriques » (Glissant 2010, 24), en ceci qu'elles véhiculent « une révolution culturelle » (Glissant 1981, 407) et une « contre-poétique » (*ibid*, 279). Celles-ci s'allient organiquement à la *pensée archipélique*, en tant que « pensée du tremblement qui ne s'élançait pas d'une seule et impétueuse volée dans une seule et impérieuse direction », mais qui « éclate sur tous les horizons, dans tous les sens, ce qui est l'argument topique du tremblement. Elle distrait et dérive les impositions des pensées de système » (Glissant 2005, 75), dans le but de cultiver un projet sociétal et esthétique propre aux sociétés composites, projet en mesure de tenir compte de leur digenèse : « La littérature est l'enjeu des peuples. S'il en est bien ainsi, du moins des littératures de contestation, des littératures de combat, eussent dû continuer d'actualiser ou d'activer, sous une forme radicale ou fondamentale, les luttes traditionnelles ou nouvelles de ces peuples pour leur émergence » (Glissant 1981, 317).

Dans cet ordre d'idées, Glissant met en échec « les identités à racine unique » au profit des « identités-relations » ou des « identités rhizomes » (Glissant 2010, 39-40). Il conçoit la bipolarité culturelle – dont les deux antipodes ne sont autres que les communautés assujetties, d'une part, et les impérialistes, d'autre part – à travers la dynamique opérante de la créolisation, laquelle constitue le substrat de la rhétorique à laquelle l'écrivain a recours et la pierre angulaire de sa poétique et de son esthétique, comme il le confirme dans *Traité du Tout-Monde* :

Dans cette circonstance, la distinction nous est devenue nécessaire entre deux formes de culture : – Celles que je dirai ataviques, dont la créolisation s'est opérée il y a très longtemps, si elle s'est faite, et qui se sont armées entre-temps d'un corps de récits mythiques visant à les rassurer sur la légitimité de leurs rapports avec la terre qu'elles occupent. Ces récits mythiques prennent le plus souvent la forme d'une Création du monde, d'une Genèse. – Celles que j'appellerai composites, dont la créolisation se fait en quelque sorte sous nos yeux. Ces cultures ne génèrent pas de Création du monde, elles ne considèrent pas le mythe fondateur d'une Genèse. Leurs commencements procèdent de ce que j'appelle une digenèse.

Glissant 1997a, 194-195

De la sorte, il les place sous l'égide de cette esthétique composite et de la dynamique de la créolisation, lesquelles sont les pièces maîtresses de la poétique de la totalité-monde qu'il s'emploie à promouvoir. C'est ce que soutient le phénoménologue martiniquais dans *Introduction à une poétique du Divers* :

Cultures ataviques et cultures composites confrontent la même situation, il ne sert de rien de se référer à celles-là ou de vanter celles-ci, quand on n'entend pas courir aux dépassements. Aujourd'hui, nous avons à concilier l'écriture du mythe et l'écriture du conte, le souvenir de la Genèse et la prescience de la Relation, et c'est là une tâche difficile. Mais quelle autre semblerait plus belle ?

Glissant 1996, 63-64



Il faut rappeler en dernière ressource que la rhétorique subversive glissantienne s'interdit d'être « universalisante », dans le sens où elle n'impose aux autres aucun modèle culturel, aucune modélisation essentialiste. Tout à l'inverse, elle répond de l'esthétique composite du chaos-monde, accrédite la dynamique de la créolisation et la met en œuvre dans le but de garantir la pérennité ainsi que la densité inventive et le droit à la différence de toutes les cultures et communautés de la totalité-monde. Ainsi le dépassement de la seule intention ou visée colonialiste acquiert-il une importance cruciale, en ceci qu'il fonctionne, d'une part, en écho à la visée délibérative, laquelle est fondamentalement orientée vers le futur, et qu'il se lie, d'autre part à la liberté inaliénable de créer ; il s'agit de la liberté que tout imaginaire culturel doit embrasser. On est, d'ores et déjà, dans le domaine des transrhétoriques adoubant la créativité à la fois incoercible et imprédictible de la *nouvelle région du monde* glissantienne. C'est à partir de ce point de vue que l'on peut mieux appréhender l'analyse subtile que Glissant porte, dans *Traité du Tout-Monde*, sur la « transrhétorique » :

Le Chaos-monde, imprévisible, démultiplie les rhétoriques. Aussi bien, un système ne se conçoit-il, dans un tel contexte, qu'à la condition qu'il « comprenne » toutes les rhétoriques envisageables, et aussi tous les possibles d'une transrhétorique non universalisante. Les paroles du Chaos-monde ne supposent aucune généralité normative. L'ardent éclat projette sans limites.

Glissant 1997a, 115

BIBLIOGRAPHIE

- EMPIRICUS, Sextus, 1988. *Les Présocratiques*, J.-P. Dumont (éd.), Paris : Gallimard. [Consulté le 2 février 2022]. Disponible à l'adresse : <http://books.openedition.org>
- GARDES-TAMINE, Joëlle, 2011. *La rhétorique*, Paris : Armand Colin.
- GLISSANT, Édouard, 1958. *La Lézarde*, Paris : Éditions du Seuil.
- GLISSANT, Édouard, 1981. *Le Discours antillais*, Paris : Éditions du Seuil.
- GLISSANT, Édouard, 1983. « Entretien du CARE (Centre Antillais de Recherches et d'Études) avec Édouard Glissant » : CARE, n°10.
- GLISSANT, Édouard, 1990. *Poétique de la Relation (Poétique III)*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 1993. *Tout-Monde*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 1994. *Un Champ d'îles (1953)*, in *Poèmes complets*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 1996. *Introduction à une poétique du Divers*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 1996a. *Faulkner, Mississippi*, Paris : Éditions Stock.
- GLISSANT, Édouard, 1997a. *Traité du Tout-Monde (Poétique IV)*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 1997b. *L'Intention Poétique (Poétique II)*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 1997c. *Malemort*, Paris : Éditions du Seuil, 1975, Gallimard.



- GLISSANT, Édouard, 1997d. *La Case du commandeur*, Paris : Éditions du Seuil, 1981, Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 1999. *Sartorius. Le roman des Batoutos*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 2005. *La Cohée du Lamentin (Poétique V)*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 2006. *Une nouvelle région du monde (Esthétique I)*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 2007. *Mémoires des esclavages*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard, 2008. *Les entretiens de Baton Rouge* (avec Alexandre Leupin), Paris : Gallimard
- GLISSANT, Édouard, 2010. *L'imaginaire des langues (Entretiens avec Lise Gauvin)*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard et NOUDELMANN, François, 2018. *L'entretien du monde*, Paris : PUV.
- MARCUSE, Herbert, 1991. *L'ontologie de Hegel et la théorie de l'historicité*, Paris : Gallimard.
- MEYER, Michel, 1993. *Questions de rhétorique*, Paris : Le livre de poche, essais.
- MEYER, Michel, 2011. *La rhétorique*, Paris : PUF.
- SARRAUTE, Nathalie, 1956. *L'ère du soupçon*, Paris : Gallimard.